

RENAISSANCE

Depuis sa plus tendre enfance, sans en connaître la raison, Eva avait toujours eu peur de l'eau. Un psychologue aurait pu justifier cette crainte par le souvenir de ces deux semaines supplémentaires passées dans le liquide amniotique du ventre de sa mère, qui refusait absolument tout recours à une césarienne. Ou plus sûrement à sa naissance chaotique dans une piscine, à une époque où la mode voulait que les futures mamans accouchent dans l'eau. Cette expérience au demeurant intéressante, s'étant déroulée en l'absence de personnel médical, fut en effet pour le moins traumatisante, le bébé, elle-même donc, ayant manqué de se noyer, sa mère s'étant évanouie au moment de l'expulsion. Eva n'eut la vie sauve que grâce à l'arrivée aussi mystérieuse (on ne sait en effet toujours pas comment il fit pour entrer) que bienvenue de Monsieur Charles, représentant en encyclopédie.

Mais Eva n'avait jamais été voir de psychologue. Et ce n'est pas à 31 ans qu'elle envisageait de le faire. Au grand désespoir de ses parents d'ailleurs, qui avaient souvent du mal à comprendre leur fille. Ils se demandaient même comment deux êtres aussi intelligents, comme ils le prétendaient eux-mêmes, avaient pu concevoir une fille aussi étrange.

De son côté, Eva se posait souvent la même question, allant parfois jusqu'à imaginer qu'elle avait été adoptée peu après sa naissance par ce couple qui lui ressemblait si peu. Cela expliquerait peut-être les cauchemars qu'elle faisait régulièrement et les visions qui la hantaient lors de nuits de pleine lune lorsqu'elle était encore enfant. Qui peut savoir ce qui se passe dans la tête d'une gamine lorsqu'elle a l'impression qu'on lui cache une partie de la vérité ?

Quoi qu'il en soit, et quelle qu'en soit la raison, Eva avait peur de l'eau. Et malgré cela, elle avait pourtant choisi le métier de marin.

Paradoxalement, c'est même sur son bateau qu'elle se sentait le mieux, y passant la majeure partie de son temps. Tantôt pour des tours du monde en solitaire, parcourant tous les océans du globe, croisant au large de Terre Neuve ou du Cap Horn. Tantôt dans le cadre d'expéditions scientifiques où chacun louait son sens de la navigation, pour emmener les chercheurs dans les coins les plus reculés de la planète, où souvent personne d'autre qu'elle n'oserait s'aventurer. Combattre ses peurs, braver le danger et défier la mort était le meilleur antidote qu'elle avait trouvé au mal-être qu'elle ressentait trop souvent lorsqu'elle était à terre.

Aussi, c'est donc comme à chaque fois, avec une certaine appréhension mêlée d'excitation qu'Eva

avançait sur la route qui longeait le vieux canal menant à Boismont. Appréhension due toute à la fois à la présence de cette eau noire et menaçante, qu'à cette heure matinale de la journée, cinq heures venant à peine de sonner au clocher de l'église du village.

N'étant pas à une contradiction près, tout en ayant également peur du noir, Eva aimait marcher seule la nuit sur les chemins de campagne. Elle dormait peu, ses mauvais souvenirs l'empêchant souvent de trouver le sommeil. Il lui fallait donc bien occuper ses insomnies et passer le temps, aucun homme ne partageant durablement son existence.

Ses longues balades solitaires l'avaient souvent menée vers des lieux iconoclastes. Cela était une fois encore le cas. En effet, en ce jour où sa vie allait une nouvelle fois basculer, c'est vers la vieille péniche du père Léon, la « Mathilde », qu'elle se dirigeait.

En ce petit matin brumeux, elle avait envie de satisfaire sa curiosité pour une fois personnelle. Une légende locale racontait en effet que le 5 mai 2005 à 5 h 55, le premier rayon du soleil allait éclairer l'endroit précis où était caché le trésor qu'aurait amassé ce vieux loup de mer, qui avait longtemps pratiqué la grande pêche avant de venir attendre la mort sur la baie de Somme.

Histoire sans doute de lui rappeler ses sorties en mer, le père Léon s'était acheté une péniche qu'il avait amarrée entre Saint-Valery-sur-Somme et Boismont. A sa mort, elle était restée là, attachée à la rive comme un vieux chien restant fidèle à son maître bien après qu'il fut passé de vie à trépas.

Elle était tantôt squattée par des couples d'amoureux illégitimes qui recherchaient un peu d'intimité pour leurs ébats adultères, tantôt par des bandes de jeunes en quête d'adrénaline à bon marché, ou bien encore par des SDF cherchant un abri pour passer la nuit. Pas un toutefois n'avait jamais mis la main sur ce trésor légendaire. Les uns avaient des investigations plus excitantes à mener, les autres étaient occupés à des tâches plus ou moins licites, ou ignoraient tout simplement cette légende dont la découverte si elle se révélait exacte, leur aurait offert pourtant des jours meilleurs et un avenir doré.

Lorsqu'Eva s'approcha de la « Mathilde », il était déjà 5 h 30. Il ne lui restait donc plus beaucoup de temps pour forcer la porte de la cabine de pilotage, descendre dans le logement et commencer à fouiller un peu avant que le soleil ne lui indique peut-être le chemin de la fortune.

Une fois à l'intérieur, même si elle était habituée à découvrir des endroits parfois un peu glauques, Eva fut impressionnée par le décor ambiant. Les murs de la pièce qui servait tout à la fois de séjour,

salon et cuisine, et de la chambre étaient en effet couverts d'affiches et de posters d'un goût douteux. Des femmes en tenue légère côtoyaient des photos de guerre et des scènes de vénerie où l'on découvrait des animaux ensanglantés et des chasseurs hilares. Deux activités humaines qui ne sont finalement pas si éloignées, si tant est que l'on considère, et la vie lui en avait souvent donné la preuve, que l'homme est un loup pour l'homme.

Sur des étagères branlantes, s'accumulaient pêle-mêle des boîtes de conserve périmées, des bouteilles de vin entamées, des animaux empaillés, des crânes humains, et des bocaux contenant dans un liquide visqueux des serpents, des vipères ou des araignées.

Face à un tel capharnaüm, Eva se fit la réflexion que le père Léon avait peut-être vécu une vie tout aussi trépidante, si ce n'est plus, que celle de marin-pêcheur avant d'arriver sur la baie de Somme, et que cette histoire de trésor caché n'était peut-être pas aussi farfelue qu'elle ne paraissait l'être de prime abord.

Mais plus encore que ce décor surréaliste, c'est surtout la puanteur qui incommoda Eva. Il régnait en effet dans ces pièces un mélange d'effluves tout aussi nauséabondes les unes que les autres. Par réflexe scientifique, elle fit une liste non exhaustive de ces odeurs qui allaient du moisi du bois humide au parfum rance d'un vieux fromage en passant par celle entêtante de la vase qui entourait la péniche et celle encore plus écoeurante d'un corps en voie de décomposition : un rat peut être ? Un chien ou un chat perdu ? La jeune femme préféra ne pas pousser plus loin ses interrogations.

Eva se dit néanmoins que ceux et celles qui fréquentaient la « Mathilde » pour une raison ou pour une autre, devaient avoir le cœur bien accroché et être dépourvus tout autant de l'odorat que d'une âme romantique.

Tout ceci ne l'empêcha toutefois pas de commencer ses recherches, soulevant les vieux tapis à la recherche d'une cache secrète, ouvrant les portes des placards de bois vermoulu, dénouant les cordes fermant les trappes fixées à même la coque de la « Mathilde ». Tout cela en pure perte évidemment. Cela aurait été bien trop simple. Découvrir ce trésor aussi facilement aurait manqué de panache.

Mais à vrai dire, Eva ne savait même pas où il fallait chercher. A l'intérieur ou à l'extérieur ? Dans la cale, dans le logement ou dans la cabine ? Il aurait été plus simple d'attendre que le soleil lui montre l'endroit. Une fois encore, son impatience lui avait fait brûler les étapes. Ses parents et ses rares amis le lui reprochaient assez souvent, et une nouvelle fois, elle leur donnait raison. Ce constat

fait, elle poursuivit cependant ses recherches avec ardeur. A tel point, qu'habituee aux mouvements de son bateau bercé par les vagues de l'Atlantique, elle ne se rendit pas compte immédiatement que la péniche bougeait soudainement beaucoup plus qu'elle ne l'aurait dû. Ce n'est qu'au bruit sourd qui résonna soudain à travers la cloison séparant la chambre de la cale qu'elle réagit. Il se passait des choses anormales à bord de la « Mathilde » qui se mit soudain à tanguer comme son monocoque en pleine tempête.

Eva se décida à remonter sur le pont. Arrivée à la porte de la cabine, elle découvrit alors que celle-ci qu'elle avait fracturée pour entrer s'était mystérieusement refermée, comme si le fantôme du père Léon était passé par là pour lui faire peur, et l'empêcher ainsi de mettre la main sur son trésor. Rapidement, elle se rendit compte de l'incongruité de cette pensée, se dit qu'elle commençait sérieusement à divaguer, et qu'il lui fallait d'urgence arrêter sa consommation d'alcools forts. Il fallait pourtant bien que quelqu'un soit passé derrière elle pour refermer cette fichue porte.

Elle redescendit alors les quelques marches qui séparaient le logement du poste de pilotage afin de chercher le marteau qu'elle avait vu posé sur la table du séjour.

Soudain, la péniche partit vers l'arrière et Eva fut projetée contre la cloison au milieu de la table et des chaises qui avaient suivi le même chemin. Elle évita de justesse l'armoire qui s'écrasa à un mètre à peine d'elle, provoquant une voie d'eau dans la coque.

Celle-ci pénétra alors à grande vitesse dans le logement avant d'atteindre tout aussi rapidement la cale. La péniche allait couler, et elle avec, si elle ne devait pas parvenir à s'extraire de ce qui serait alors son cercueil.

La jeune femme parvint à grande peine à se glisser par le trou béant de la coque, luttant contre les flots tumultueux, pour se retrouver à l'extérieur. La péniche était effectivement arrivée au milieu du canal comme si une force mystérieuse l'avait emmenée là pour son dernier voyage.

S'éloigner de la « Mathilde » et du tourbillon qui ne manquerait pas de se former au moment où celle-ci allait couler à pic était urgent. Tant de marins avaient été ainsi engloutis, croyant à tort qu'ils avaient réussi à se sortir vivants du naufrage de leur navire, qu'elle savait que c'était la première chose à faire dans ce genre de situation.

Après avoir nagé sur une vingtaine de mètres, elle sentit qu'elle pouvait se redresser pour se rapprocher du chemin de halage. C'est alors qu'elle eut l'impression d'être attirée par le fond. La

terre semblait vouloir l'aspirer comme l'eau était en train d'aspirer la péniche. La vase l'empêchait de s'extraire du canal. Chaque pas devenait plus lourd, chaque mouvement semblait l'enfoncer un peu plus dans la gangue visqueuse. Les efforts fournis pour se sortir de la péniche commençaient à se faire ressentir et Eva sentait poindre l'épuisement.

Elle avait si souvent songé à la mort que celle-ci ne lui faisait pas peur. Il lui serait même facile de se laisser aller. Pourtant, elle n'eut à ce moment-là qu'une seule pensée : celle de s'en sortir. Une envie farouche, indomptable, associée à un refus absolu de mourir aussi bêtement alors qu'elle avait encore tant de choses à vivre finalement. Bien sûr, elle n'oublierait jamais ce qui s'était passé ce maudit soir de mars sur la plage de Brighton-les-Pins près du blockhaus. C'était gravé en elle. Au plus profond de sa chair. Mais qu'importent les souffrances et les blessures. Il lui fallait vivre. Ne serait-ce que pour prendre sa revanche sur la vie, sur le destin et sur ceux qui l'avaient humiliée ce soir-là.

Alors, la colère monta brutalement en elle. Une colère violente. Aussi noire que pouvaient parfois l'être ses idées au cœur de sa détresse. Comme un athlète avant l'effort, elle banda ses muscles, tout en hurlant, et réussit à s'arracher pas après pas de la boue avant de parvenir enfin sur la terre ferme. Elle n'avait même pas eu le temps de se demander si elle en avait encore la force. Son subconscient avait décidé pour elle. Il lui fallait absolument vivre. Et rien, pas même la Mort, n'aurait pu l'en empêcher. Alors seulement, elle s'écroula sur l'herbe, le souffle court, épuisée, hébétée, trempée de la tête aux pieds et les habits déchirés. Mais elle était vivante. Plus vivante même que jamais.

Après de longues minutes passées à retrouver ses esprits, Eva réussit enfin à se mettre debout. Contemplant le canal où venait de s'enfoncer définitivement la péniche, elle comprit que le trésor du père Léon était certainement perdu à jamais, mais qu'elle avait sûrement trouvé à la place un bien beaucoup plus précieux, qu'elle recherchait depuis tant d'années : le goût de vivre.

Ce jeudi 5 mai 2005 était le premier jour du reste de sa vie qui, elle le savait désormais, allait être belle car il ne pouvait désormais plus en être autrement.

A cette pensée, Eva se mit alors à rire comme elle ne l'avait sans doute jamais fait jusque-là. Et elle se dit que cela lui faisait du bien. Un bien fou même.

Olivier DEVOS, le 17 août 2015